

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2019 -

Catégorie Jeune adulte

Camille Galard

Trous

Il n'aurait pas dû être réveillé si tôt. Cette tache de lumière qui apparaissait ainsi au niveau de ses yeux n'était pas normale. Sans comprendre, presque mécaniquement, il se redressa, posa pied à terre, et en observa la cause : trois nouveaux trous venaient de se former sur le mur et il voyait désormais le ciel entre les rayures de son papier peint.

C'était grâce au grand trou du plancher dans sa salle de bain qu'il pensait l'avoir rencontrée. Belle blonde qui leva la tête vers lui, intriguée de voir ainsi son plafond se soulever tel un simple tapis éponge. Son cœur à lui s'arrêta et l'immeuble se mit à trembler au passage du 7 h 56 en direction de Toulouse.

Les passagers observaient de leurs sièges chauds le vieux monsieur frileux qui ne se leva pas. Le vieillard trembla, resserra son veston, s'enfonça plus encore sur le petit banc humide du quai. La sonnerie indiquant la fermeture des portes s'arrêta enfin. Il regarda le train partir.

L'immeuble était près de la gare, peut-être en face, il ne savait plus. Il y avait grandi avec sa mère. Elle se cachait dans sa chambre depuis la mort de Rémi. Il ne pouvait que voir la porte close, sans comprendre ce qui se passait derrière. Alors, il jouait, s'occupait, s'amusait à marcher de ses petits pieds sur les lattes du parquet du salon et

à regarder, l'œil collé aux trous, le chat de l'appartement d'en dessous terminer sa sieste.

Presque une heure qu'il était là, sans savoir s'il devait monter dans un des trains. Il n'en avait pas envie, le banc commençait enfin à se réchauffer. Il préférait les regarder passer.

Le vieillard ne se doutait pas qu'un peu plus loin, à quelques rues, on sonnait à sa porte. On s'inquiétait pour lui. On appelait « Papa ? Papa ? »

Après avoir épousé sa belle blonde, il s'installa dans l'ancien appartement de sa mère, reçu en legs. L'hiver, il faisait froid, le vent entraît par les centaines de petits trous qui travaillaient le bois. Et puis, il s'en doutait, des enfants étaient nés.

Un peut-être... Deux ?

Il y avait une petite fille, rousse. Ça, il en était sûr.

Et il regardait par moment la porte bleue de cette chambre fermée, l'ancienne chambre de la mère. Tout se mélangeait.

Il se réveilla d'un coup, redressant lentement son dos, tant qu'il le put. Il s'était assoupi.

Une dame lisait près de lui. Il gratta sa joue gauche mal rasée. Il l'avait oubliée.

La droite, elle, avait été faite.

9 h 57. Deux heures qu'il attendait. Des sirènes passèrent dans la rue.

Il se moucha bruyamment. De nouveaux trains allaient et venaient. Il rangea le vieux mouchoir en tissu dans sa poche. Pourquoi était-il ici ? Il ne s'en souvenait pas, alors il resta assis et continua de ressasser.

La belle blonde lui souriait dans leur lit au petit matin, qui s'infiltrait par la fenêtre et les murs fragiles. Il ne connaissait plus son nom. Quel était son nom ? Le nom de cette belle blonde qu'il avait rencontrée dans un parc, il lui semble. Non, au bas de l'immeuble peut-être ? Dans une salle de bain, un matin ?

Le vieillard sur son banc fit tourner machinalement l'anneau d'or qu'il portait au doigt depuis si longtemps. Il oubliait de réfléchir. Il n'avait plus la force. Tout était confus. D'autres sirènes autour de la gare. Des annonces de retard, des voyageurs qui râlent, des va-et-vient.

Il était 11 h 15. Il commençait sûrement à avoir faim.

Il se souvenait, il se revoyait enfant, petit, malingre. Il jouait à la voiture, la faisant rouler, sauter, accélérer dans l'appartement, quand la porte bleue s'est craquelée. Un nouveau trou se formait. Et il pouvait maintenant la voir, pleurer, chuchoter toute seule devant une photo, « Rémi, Rémi... », et boire. À moins qu'il n'ait simplement ouvert la porte, il ne savait plus. Les trous altéraient le souvenir.

Midi, quasiment. Des hommes en uniforme déboulèrent sur le quai. Ils s'approchèrent de lui, plus doucement. Le vieux monsieur continuait de regarder les rails.

Il l'avait vue depuis la fenêtre. Elle s'éloignait dans la rue. Elle était partie. Mais son cœur d'enfant ne pouvait l'accepter. Il courut, courut comme il n'avait jamais couru, hurlant « Maman ! » dans les couloirs, dans l'escalier, dans le hall de la gare, sur le quai. Mais on le retient.

Un groupe le bloquait, lui cachait la vue. Le train était arrêté, mal arrêté, dépassant de moitié du quai. C'était le direct pour Toulouse. Le chauffeur était là, dehors, sous le choc.

Les mains adultes essayaient de l'empêcher de voir, mais lui se débattait de son petit corps d'enfant. On eut pitié, peur de lui faire mal, on lâcha prise un peu. Et il l'aperçut. Le corps dépassant sur les rails. Le corps de sa mère.

« Papa ? »

Une femme rousse agenouillée devant lui le regardait. Elle ressemblait à la belle blonde. À la petite fille rousse aussi. Sa petite fille ? Non, non...trop âgée.

« Tu vas rester ici papa. C'est mieux comme ça, on va s'occuper de toi. Il y a des médecins, des infirmières, tu ne peux plus vivre seul chez toi... Papa ? »

Il revoyait un soir d'été en fête, sa petite fille rousse sur ses épaules. Un feu d'artifice aussi. Et, à son bras, la belle blonde qu'il avait aimée. Et partout dans la ville, petit à petit, des murs et des lampadaires sur lesquels doucement, des trous se formaient. Des trous partout, partout dans sa mémoire.

Et alors la femme rousse à ses genoux se mit à pleurer. Son père ne la reconnaissait plus.

- 2e prix littéraire Damase-Potvin 2019 -

Catégorie Jeune adulte

Vanessa Coutu

Mal de cœur

Poqué, c'est de même qu'était mon cœur-mère quand je l'ai garroché dans la rivière. J'ai décollé la petite fille qui le tenait serré ben ben fort *je t'aime gros comme ça* *maman* elle m'aurait dit en ouvrant grand les bras, si elle avait su parler. Et je l'ai lancé. Le plus loin que j'ai pu. Mais elle ne sait pas parler. Que des a-ga-ga. Après avoir réfléchi presque toute la nuit, je me suis assise sur le quai, seule, vide. Ces moments sont rares à la maison, tout me pèse.

Cette chose qui se promène, tombe, pleure, ris, pleure, ris *je suis bonne maman tu vois comme je suis bonne REGARDE COMME JE SUIS BONNE*. Mon cœur-mère est infesté de petits *Je t'aime* et de gros colleux, de larmes d'imperfection et de fatigue exponentielle pourquoi tu coules ?

Mon cœur-mère est seul. La nuit. Le jour. La nuit. Le jour... Il est épuisé de souffrir en silence. Je psalmodie la nuit... suis capable pas fatiguée ça va bien suis heureuse. Pas encore réussi à me convaincre *je t'aime quand même maman même si tes yeux coulent tu vois les miens y coulent pas sont secs secs*.

J'ai mis mes pieds dans l'eau *pourquoi tu coules ?*

Parce que maman a peur.

J'fais cuire des zucchinis, du tofu, des pâtes avec bien du green dedans, j'lave des fraises (mais pas trop pour les graines et son bedon), des pommes. J'fais mon propre pouding, banane, beurre d'arachide. J'm'assure qu'elle goûte aux allergènes. C'est arc-

en-ciel dans son cœur et je retiens mes larmes au-dessus de l'évier. Mange-t-elle suffisamment ? Mange-t-elle trop ? Je la nourris avant de penser à moi. J'regarde la télévision, mais là faut pas qu'elle la regarde, un bon développement selon les livres l'interdit, pas d'écran avant trois ans. Je la ferme. Je lis un peu, juste pour moi, mais là elle tombe, elle pleurniche. Je la prends, elle vomit. Pourquoi elle vomit ? Je la redépose après des millions de bisous et de câlins. Le chien la grafigne. Je le chicane, l'éloigne. Je ne sais plus quoi faire. Un petit rien devient un très grand rien. Les pleurs multiplient ma fatigue maternelle. J'décide de tout, tout le temps. Le médecin, les vaccins, les repas, le ménage, le plaisir, les jeux, le sérieux. Le bain, les vêtements, les routines, le dodo, le calme.

Pourquoi on sait rien, pis toute en même temps ? Pourquoi après le placenta, y'a pas un petit guide miracle qu'on expulse à grands coups de douleur ?

J'm'étais cachée pour pleurer, accroupie dans l'entrée. Les gros sanglots. Ceux qui font mal, qui te déracinent et te font sombrer. Je l'ai laissée dans la couchette et je suis sortie. L'eau est froide. Les vagues sont douces *il était un petit navire, il était un petit navire, qui n'avait ja-ja-jamais navigué, qui n'avait ja-ja-jamais navigué* elles lèchent mes jambes. Cette chose bave, pleure pour que je la prenne, pleure pour que je la lâche. Cette bave qui rit, cette bave dépendante *ça va maman ?*

Non, ça ne va pas. Je l'avoue. Ça ne va vraiment pas. Je m'efforce de trouver de la joie où il est simplement supposé y en avoir. Mon sourire n'arrête jamais de pleurer et ce n'est pas censé.

Je regarde au loin, vois l'horizon, l'eau. Sept mois sans m'arrêter ici. Sept mois sans mettre mes pieds dans l'eau. Sept mois sans penser. J'inspire. Comment peut-on en arriver à oublier cet endroit ? C'est paisible ici. Une larme roule sur ma joue. Je la laisse

couler jusque dans mon cou. Elle me sourit. Hurle de rire quand je la bécote sous les pieds, sur le ventre, dans le cou. Je cueille les petites larmes qui le tapissent.

Tu es où maman ? Elle va se réveiller, je dois rentrer. J'expire longuement. Ma fillette fragile, douce, émerveillée m'attend. Ses cheveux d'éléphanteau me font des clins d'œil, ses mains potelées se secouent dans tous les sens pour s'accrocher à moi. Moi. Sa maman *maman d'amour*. *Tu es cachée ?* Elle va se réveiller, je dois rentrer. Changer sa couche, la nourrir, l'embrasser, la divertir, lui apprendre à faire des bye-bye, des bravos, à danser, changer sa couche, la coucher, la nourrir... Recommencer. Non. Assez.

Juste. L'aimer.

Je compte jusqu'à dix et je viens te chercher. Elle va se réveiller, le soleil se lève, je dois rentrer. Maintenant. J'ai tendu mes mains, doucement. Mis un doigt, deux, la main dans l'eau. Il était revenu vers moi. Je l'ai repêché et je l'ai encagé, ça surmonte tout, un cœur de mère, ça a juste besoin de prendre le temps *je t'aime maman*.

Là où l'on guette l'original

Le drame d'habiter dans le fin fond d'un rang quand on a 9 ans, c'est qu'au moment où la cloche de l'école sonne en fin de journée, on embarque en même temps que nos amis dans l'autobus, mais on arrive toujours à la maison vingt minutes plus tard que les autres. Vingt minutes dans le rang St-Eusèbe, c'est long. C'est in-ter-mi-na-ble-ment long. Le chauffeur d'autobus débarque ma petite sœur Chloé et moi au bout du chemin. On habite sur le bord de la rivière Ashuapmushuan. Papa dit qu'Ashuapmushuan veut dire : « là où l'on guette l'original ». Je ne sais pas trop pourquoi il dit cela parce que moi, je n'ai jamais vu personne assis sur le bord de l'eau à surveiller les originaux. De toute ma vie d'enfant, la seule fois où j'ai aperçu un original, c'est sur la route en allant au chalet à mon oncle Pierre. Papa a fait tout un saut lorsqu'il a vu la grosse bête sortir de la forêt et se promener en plein milieu de la route !

En arrivant de l'école, je prends mon vélo et je vais rejoindre mon amie Sophie. Elle habite encore bien plus loin que moi dans le rang. Il faut rouler plus loin que la maison de la sorcière et la fromagerie. On a calculé la distance avec papa et c'est environ à un kilomètre de la maison. Parfois, il me donne des sous et j'arrête m'acheter un sac de fromage qui fait skouik-skouik et une orangeade. Dans la fromagerie, ça ne sent pas bon. Ça sent la vache. Quand j'entre, je prends une grande inspiration et j'arrête de respirer. Je me dépêche de payer pour ne pas m'asphyxier. Ce serait bête de mourir

tout de suite. Souvent, quand l'eau de l'Ashuapmushuan est basse, Sophie et moi on va marcher sur le sable et on s'amuse à ramasser des coquilles de moules. Subtilement, je chuchote à Jésus et à papi Roger de m'aider à trouver une perle pour me faire un collier. Je ne le dis pas trop fort, pour ne pas que Sophie en trouve une avant moi. C'est toujours elle qui gagne les courses à l'école.

J'arrive chez Sophie avec mon sac de fromage et mon jeu de *Sims*. On court dans le sous-sol pour aller jouer à l'ordinateur, mais son frère est déjà scotché dessus. Pas question qu'il nous laisse sa place. Tant pis ! On sort dehors et on s'en va dans le bois derrière la maison. On prend le même sentier qu'à l'habitude et on descend jusqu'à la rivière. On court sur le quai et on s'assoit en indien l'une en face de l'autre. Sophie me tend son sac à dos et me lance:

— J'ai une surprise !

Elle sort plusieurs bouteilles en plastique remplies d'un liquide jaunâtre avec de la mousse sur le dessus.

— C'est quoi ?

— J'ai volé des bières à mon père. Je les ai mélangées avec de la limonade. Es-tu *game* ?

Chacune chope une bouteille et avale une gorgée.

— Eurk Sophie ! Ça goûte la pisser ! Ça ne goûte pas la limonade pantoute.

On prend une deuxième, une troisième et une quatrième gorgée. Jusqu'à ce que nos bouteilles soient complètement vides. Et on recommence avec de nouvelles bouteilles. Après la deuxième, ça ne goûte plus rien. Je ris très fort. Comme lorsque Simon a fait

semblant de péter dans la classe et que Madame Geneviève pensait que c'était Sophie. C'était drôle, elle était rouge comme une tomate.

— Maintenant, il faut que tu te lèves et que tu fasses 10 tours sur toi-même ! Dis-je à Sophie en riant.

Elle se met debout sur le quai et elle tourne. De plus en plus vite. Elle ouvre les bras et elle ressemble à une petite toupie. Elle tourne encore, encore et encore. Elle ne veut plus s'arrêter. Elle crie que son cœur est dans un carrousel super ultra giga rapide et qu'elle va vomir. Elle ferme les yeux et avant même d'avoir le temps de s'immobiliser, elle pose le pied dans le vide. BANG !

Je regarde Sophie qui est dans l'eau et je m'esclaffe:

— Si tu voulais te baigner, t'avais juste à me le dire hein ! Ha ! Ha !

Pas de réponse.

— Sophie ?

Elle ne bouge pas.

— Sophie ! T'es pas drôle !

Son corps tout mou remonte à la surface et j'aperçois du sang qui coule sur son front. Ses yeux me font peur. Elle ressemble à une grosse barbotte morte. J'ai le goût de vomir. Le père de Sophie ne sera pas content et je suis certaine qu'il va nous chicaner... En plus qu'on a volé ses bières ! Je ramasse les bouteilles et je les mets dans le sac à dos à Sophie. Je le lance le plus fort possible dans la rivière et je cours jusqu'à mon vélo pour retourner chez moi.

Arrivée à la maison, je brosse mes dents. Ça goûte le vomi dans ma bouche. Peu de temps après, le téléphone sonne. Maman répond:

— Bonjour Maryse, est-ce que ma fille Sophie est chez toi ? Les filles ont passé un bon quatre heures sur le quai cet après-midi, mais elle n'est toujours pas rentrée à la maison.

Maman dépose le combiné et me demande:

— Mon cœur, c'est la maman de Sophie au téléphone, sais-tu où est ton amie ?

— Non, maman. Peut-être qu'elle guette l'original...

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2019 -
Catégorie Adulte

Mélyssa Gagnon

Poppy

Une grande perche. Penchée sur la rambarde de la passerelle de bois qui enjambe la rivière aux Sables. Là, le déluge avait avalé immeubles en bloc 20 ans plus tôt, avant de tout recracher en mottons de ciment et de bardeau.

Fébrile entre l'étau de deux rives, elle se dressait en équilibre au-dessus de l'abîme, agitée par le vent. Ses doigts agrippaient le grillage cloisonnant le pavillon de maintenance d'Hydro-Saguenay.

Elle s'appelait Poppy. C'était l'idée de son père, ouvrier de la Price Brothers pendant 40 ans. Elle avait passé sa vie à épeler son prénom, à Sainte-Cécile, puis à la Poly de Kéno, où elle avait déclaré forfait l'an dernier. Pas Puppy comme le chiot ! Poppy, comme la fleur qui tapisse de rouge le champ d'honneur.

Quand on vient d'une famille établie dans de misérables quartiers en surplomb du moulin à papier, quand on a grandi dans l'arôme d'œufs pourris à Kénogami, on ne s'appelle pas Poppy. On n'a ni la grâce du coquelicot ni tout ce qu'il évoque en termes symboliques.

Quand on est la fille de Rock Plante, le plus fidèle client de l'Hôtel Monarque, celui qui rentre aux aurores avec les gars pour une dernière vodka, on a l'étoffe d'une Nancy. Quand on descend du papetier le plus rustre de l'usine, l'homme qui offre sa

progéniture en pâture à des ouvriers dégoulinants de désir sale, on a la couenne d'une Marilyn, d'une Kathy.

On ne naît pas Poppy chez les petites gens, même si un père alcoolique, inféodé imaginaire et jaloux vert des habitants du quartier des Anglais s'est enorgueilli en baptisant son enfant ainsi.

- Poppy Plante ! avait ri sa mère, écrasant un mégot dans le cendrier posé sur son ventre rond.
- Ben oui Ghislaine, Poppy ! C'est beau un nom anglais ! Tous les boss de l'usine donnaient des noms de même à leurs filles avant, avait bredouillé Plante, entre deux gorgées de gin.

Quand on voit le jour sur le prélat froid d'un salon de la rue De Champlain, une fois le cordon coupé, l'instinct de survie déferle en flots furie. On devient une Sonia, une Sylvie pour la vie.

Ses semelles glissaient sur la rampe. Plus bas, la mouvance de l'eau contre les parois rocheuses formait une mousse bruyante. Cette colère hydrique retentissait jusqu'à elle et lui rappelait sa propre violence. Elle était quasiment l'arbitre d'une chicane entre un cours d'eau et son bourreau de roc. C'était ironique, incapable qu'elle était devenue de discernement.

C'était du grand Rock Plante de demander à sa fille de cinq ans d'aller ouvrir la porte nue quand les gars venaient jouer au crib le samedi soir. Il ne faisait jamais ça quand Ghislaine était là. Quand il disait à Poppy, tout juste sortie du bain fossilisé de crasse, d'aller répondre, il était saoul. Et les gars entraient un à un, l'œil rincé, avant de

décapsuler des O'Keefe en rafale. Ces soirs-là, Rock Plante l'obligeait à laisser la porte de sa chambre entrouverte. Ces nuits-là, Poppy faisait inmanquablement un cauchemar. Ces lendemains-là, ses draps puaien le scotch et la charogne.

L'aube naissait au loin dans une trame violacée. Il était 4 h et des poussières, sur le quai de la misère. Elle scrutait le château d'eau de la Price Brothers, laissé tel quel après le changement de nom pour Abitibi puis Produits forestiers Résolu. Résolue. C'est ce qu'elle était devenue. Coquelicot rendu chiendent.

Au creux de cette cambrure au loin, où la rivière s'apaise enfin, elle allait aboutir, flottant dans les bras de Shipshaw. C'était sa mission ce soir : la mort en déversoir.

Les sirènes lui parvenaient vaguement. La lumière filtrait au coin de son œil, miroitée par les flaques sur la piste cyclable. Elle s'est mise à voir un mobile d'enfant bleu, rouge, blanc tournoyant au-dessus d'un nourrisson. Elle s'est mise à penser à Daisy. Ces sirènes, ces gyrophares, ce désordre dans sa tête. Tout finirait par se taire.

Ça lui revenait en flashbacks aussi insoutenables que les fléchettes plantées dans ses bras frêles. Poppy, bull's eye vivant, les samedis soirs, en petites culottes dans la cuisine, rue De Champlain. Poppy, picotée de sang, la lèvre meurtrie d'avoir refoulé trop de larmes. Et les hommes de rire et de rire encore.

Ça lui revenait à grands coups de poignard. Guy Marchand sur elle. Marc Lapierre sur elle. Rock Plante...

Elle voulait lâcher prise. Lâcher le regard de sa fille qui lui rappelait celui de son propre père avec la puissance du mal de vivre.

Ses jambes frémissaient sur la rambarde, longues dans leurs futilités ancrées. Longues, comme la vie qui aurait été sienne n'eût été le fait qu'on la lui avait dérobée, une agression à la fois, dans une chambre mansardée de Kénogami. La grande perche

vacillait maintenant comme une plume détachée d'un pigeon niché sous le viaduc du boulevard Harvey.

- Comment tu vas l'appeler ?
- Daisy.
- Ben voyons ! T'as toujours trouvé qu'on avait des noms de fleurs à coucher dehors! Tu vas appeler ta fille Daisy Plante ?
- Marygold, on a fini par s'habituer.
- Tu veux donner raison à P'pa? Lui dire que c'était correct ce qu'il nous a fait, à commencer par nous donner des noms bâtards de même ?
- Marygold, elle va s'appeler Daisy.

La puissance de l'eau l'a fait sombrer. Comme Daisy, elle cherchait son air. Son crâne s'est fendillé à la manière d'une coquille d'œuf sur le roc. Le sang s'est échappé en fins filaments. Elle se sentait légère, comme ce drap de nylon dans le tableau vapoureux qui succède à la scène du déluge dans la Fabuleuse.

Comme Daisy, elle s'est débattue. Comme Daisy, elle a eu les yeux grands ouverts. Daisy, son corps blanc tacheté de ténus ronds violets, a voulu dire Maman. L'eau du bain est entrée dans ses poumons avec la force d'un torrent, tandis qu'une fatigue oppressante écrasait chaque parcelle de sa résilience. Daisy fixait sa mère avec les yeux de Rock Plante. Et Poppy, calme comme un lac miroir, une main empoignant son cou, l'autre sur sa tête, maudissait ce regard avec la même fureur que le jour qui l'avait vu naître.

- 2e prix littéraire Damase-Potvin 2019 -

Catégorie Adulte

Sébastien Gagnon

Iggaak

Pour le moment mes limbes à moi sont constitués de quatre barils vides qui font flotter et flic floquer un quai de bois traité au-dessus de mes yeux vitreux et qui me retiennent prisonnier. Je les aurais imaginés plus floconneux les limbes, moins humides, et pourtant je suis pas trop exigeant. Je l'étais pas, devrais-je dire. Plutôt le genre de type à bien s'accommoder du divan défoncé, le gars qui se levait la nuit pour chauffer le poêle à bois. Quand quelque chose me pompait l'air, je prenais une bière et ça passait, tsé.

Je viens de m'échouer après trois quatre jours à dériver tranquillement dans les eaux brunes de la Ouiatchouaniche. Je me suis fait grignoter tout du long par des truites vengeresses et des têteux belliqueux, noyé ben raide après avoir pris la douteuse décision d'aller nager à contre-courant tout seul, de nuit, après quelques bières. Peu importe ce que je voulais faire passer ce soir-là, on peut dire que c'est mission accomplie.

J'ai bien rigolé en regardant monter les bulles de mes premières fuites de gaz. Au moins, entre deux eaux, on peut se lâcher et aucune jolie fille ne risque de débarquer en même temps que les odeurs. Pis je pense que même si une jolie fille m'avait croisé à ce moment-là, sa première réaction n'aurait pas été de me juger sur mes ballonnements. Ensuite c'est moi qui me suis mis à remonter. Je trouvais ça moins drôle, gonflant on pourrait dire. J'ai commencé à me demander pourquoi je restais conscient même mort, mais peut-être que mon âme ne savait pas nager.

Le soleil était de plus en plus aveuglant et j'étais là les yeux grands ouverts, sans jamais pouvoir cligner. Le mouvement des vaguelettes faisait exploser en flash de soudure sous-marine les rayons qui plongeaient comme des balbuzards. Honnêtement, je m'étais fait à la pénombre de mon six pieds sous la surface. Mais j'ai quand même été béni d'émerger exactement entre ces quatre barils, sous ces planches qui me faisaient voir la vie entre des fentes, comme un Inuit derrière ses iggaak.

Un gamin s'est enfargé tantôt dans une craque plus large que les autres. J'y suis pour rien, je hante pas les berges. Il a péché l'appareil photo de sa mère en tombant dessus. Ç'aurait été capoté que l'appareil me flashe et que sa dernière image soit ma face flasque et mes cheveux pleins de foin, mais non, il s'est juste cassé. Le flo s'est pas fait chialer ni rien. Il saignait un peu du front, un accident est si vite arrivé. J'étais sous le quai d'une gentille famille.

Ils allaient et venaient comme le font les gens vivants quand ils sont au chalet. Le petit gars qui court toujours. La gamine qui veut tout le temps se baigner. Papa qui pêche et maman qui se fait bronzer. Et moi avec une craque de fesses ou une craque de seins en pleine poire, le sexe aussi mort que tout le reste. Un mort-vivant voyeur sans aucune émotion ni érection, voilà ce que j'étais devenu. Pourquoi y'a pas de lumière ni de tunnel maintenant que je suis à la surface ? Peut-être mon âme sait pas voler non plus. Ou que c'est juste pas correct pour un mort de fantasmer sur une vivante. Pas dans l'ordre des choses, même si l'inverse est pas mal tordu itou. Mais bon, dans l'ensemble, on a quand même passé une agréable journée tous ensemble.

Il doit être quatre heures là-haut sur le quai. Une notion qui n'a plus aucune espèce d'importance en dessous, où il est toujours et jamais tout le temps. Il y a des préparatifs de repas, je le sens. Je le devine en fait, parce que je sens rien, j'ai les narines pleines de bouette. Mais j'entends qu'il y a un feu qui crépite pas loin. Si j'étais l'invité de la famille, j'aurais sans doute faim. Là je n'ai que l'eau à la bouche.

Il fait noir maintenant. Le feu est toujours bien fringant. Parfois une étincelle se prend pour une fusée éclairante et j'ai l'impression d'être un planqué au Vietnam tellement c'est humide. Les castors inquiets, dans le rôle des combattants du Vietcong, font des bruits de champs de bataille avec leur queue qui claque. Il y a même une couleuvre dans cette superbe reconstitution dramatique de jungle hostile. Dans notre petite guerre, c'est la couleuvre qui a gagné. Je me demande si l'essence qui s'échappe des moteurs de pontons amarrés tout autour met des arcs-en-ciel huileux dans mes yeux sans vie, comme elle le fait dans les flaques d'eau stagnante.

Les enfants doivent dormir, les parents sont venus s'étendre sur une couverture par-dessus moi. Bonne idée, ça me donne l'impression d'avoir les yeux fermés, ce noir absolu. Ces deux-là peuvent bien regarder les étoiles à ma place tant qu'ils continuent à jaser doucement. J'ai l'impression que je pourrais m'endormir en les écoutant discuter de leur petit quotidien. Me semble que ça serait un bon moment pour quitter les lieux. Je me sens plus pervers allongé sous leurs paroles que les yeux rivés sur leur entrejambe. Je découvre enfin la différence entre pornographie et érotisme. Ils s'en vont se coucher après un moment mais, heureusement, la couverture étendue là. Au matin je les ai entendus s'agiter et appeler quelqu'un. Ils cherchaient partout leur petite fille, qui ne devait plus être au lit, j'imagine. C'est papa, penché au bout du quai, qui a découvert mon corps gonflé pourri. En même temps, maman ouvrait la porte du char sur la petite qui était assise dedans, prête à repartir. Rendu là j'avais pas vraiment hâte de voir la suite, tout ce qui attendait ma carcasse. J'espère que mon âme saura s'éjecter hors de la scène une fois qu'on m'aura sorti de là-dessous.

Au gré des flots

Un enfant debout dans le lac hurle à pleins poumons. Il a de l'eau jusqu'à la poitrine et ne voit personne sur la rive. Un courant froid passe. Il frissonne. Chaque poil se hérissé à la surface de ses bras et de ses jambes. Ses muscles se contractent légèrement sous l'effet de la surprise. Il se détend un peu dès que la température revient à la normale. Il scrute l'horizon. Il l'a perdu de vue. Il faut retourner à la plage, il ne devrait pas être là. Il s'est trop éloigné du bord. Il ne porte même pas sa veste de flottaison. Cette pensée lui donne l'impression d'entendre sa mère le sermonner, comme lorsqu'il était tout petit : « Si tu vas à l'eau, mets ton gilet de sauvetage! ».

Sa mère... Il sait qu'elle va le punir. Elle lui interdit de s'approcher de l'eau. Il lui est arrivé de désobéir et d'y tremper les pieds, mais en aucun cas, il ne s'était risqué à aller aussi loin. Seul. Il ignore pourquoi il n'a plus le droit d'y aller. Elle ne veut rien lui expliquer, se contente de dire que « c'est comme ça », les yeux inondés de larmes. Il déteste ça ! Pourquoi les parents se défilent-ils toujours avec des réponses qui ne veulent rien dire ? Si elle le voit la première, elle sera TRÈS en colère. Il est vraiment dans le pétrin. Il l'imagine déjà lui dire de ramasser ses affaires pour retourner à la maison. Il ne veut pas partir maintenant. Il doit le récupérer avant, mais il a besoin d'aide.

Malgré ses cris, personne ne répond. La panique le gagne, mais il tente de se convaincre qu'on viendra bientôt le chercher en pédalo ou en canot. Il se hisse sur la pointe des pieds pour chercher le rivage, le quai, le chalet. N'importe quoi pour pouvoir se situer et ainsi retrouver son calme. Peut-être apercevra-t-il son oncle ? Il devait les rejoindre dans le bois aujourd'hui. Le voisin le verra-t-il en taillant son gazon ? Il a entendu le moteur de sa tondeuse tout à l'heure. Il se concentre très fort. Il doit le retrouver, c'est important. Le soleil pare le lac de mille et un diamants qui l'empêchent de voir clairement si quelque chose flotte au loin.

Depuis que son père les a quittés, sa mère et lui, elle est toujours triste. À présent, ils ne vont au chalet qu'une seule fois dans l'été. Toujours à la même date. Chaque fois, même si la famille de sa mère se joint à eux, il ressent le poids de ce chagrin. Il ne comprend pas tout; il est encore trop jeune, lui dit-on. Ce qui est sûr, c'est que jamais plus il ne le reverra. Il ne sait plus depuis combien d'années il n'est plus là; deux ans ? Peut-être trois ? À son âge, le temps est un concept encore flou. C'est fou comme il lui manque ! S'ils partent par sa faute, il s'en voudra. Il aime tellement venir ici. L'air y est encore rempli de leurs rires et de leurs jeux. En dépit de tout ça, il ne réalise pas le nombre de souvenirs contenus entre ces murs. Chaque latte de bois en a été le témoin inconscient mais privilégié.

Un autre courant froid le surprend. Il n'ose pas avancer. S'il le fait, est-ce que le niveau de l'eau baissera ou continuera de monter ? Il ne sait plus. Il en a déjà presque jusqu'au cou... Il n'aurait pas dû aller à l'eau. Sa mère a raison, c'est dangereux. Comment cet élément vital et bienfaiteur peut-il être à la fois surnois et hypocrite ? Avoir la capacité de sauver ou, au contraire, tellement détruire ! Il aurait dû le laisser partir. Après tout, ce n'est qu'un ballon, bien qu'il soit si précieux pour lui.

Ce n'est qu'un vague souvenir. Il avait passé un après-midi complet sur le quai à l'attendre. Son père était parti en bateau sans jamais revenir. Juste avant le souper, vers 4 heures, il se souvient qu'un voisin de chalet est venu parler à sa maman. Il a entendu les mots accident et veste de flottaison puis un long silence gêné. Ce qu'il se rappelle le plus clairement, c'est le cri de sa mère. Une interminable plainte qui a longtemps surgi au milieu de ses rêves.

Il aperçoit un objet qui tangué au loin. Est-ce bien ce qu'il cherche ? Il doit en avoir le cœur net, il n'a plus le choix. Il avance. Un pas à la fois, doucement sans créer de remous. C'est pour ça qu'il s'est éloigné au départ. Le garçon s'est élancé trop rapidement, certain de l'atteindre du premier coup. Mais cela ne l'a que repoussé davantage et emporté hors de sa vue.

Il le voit, il est là tout près. C'est son papa qui l'a retrouvé. Il lui tend son ballon, le cadeau qu'il lui a offert pour son quatrième anniversaire. Il peut presque l'atteindre. Avance encore un peu. L'eau envahit ses poumons, mais ce n'est pas grave. Rien n'a plus d'importance désormais. Il a retrouvé son ballon... ainsi que son père.

- Mention spéciale prix littéraire Damase-Potvin 2019 -

Catégorie Adulte

Marie Lévesque

Macalousses

Elle a toujours eu peur des ports de mer. Depuis qu'elle se rappelle, ils la fascinent. Il est 4 heures et elle ne dort jamais à ce moment de la nuit. Elle n'arrive pas à dompter ses angoisses, sa raison trop lâche, trop engourdie. Couchée près de la fenêtre, elle entend le chant de la corne de brume et sent son ventre se contracter en un point précis. Elle reconnaît cette sensation, cette attraction pour le vide; l'envie de sauter pour ressentir autre chose.

Elle sort par la fenêtre et marche vers le quai, rapide. Son souffle court, semblable à une alarme, s'oppose au silence pesant de la nuit qui s'achève. Son abdomen la devance, comme pour la protéger d'un prédateur qui serait derrière elle.

Le port apparaît peu à peu, évanoui sans lumière. Des pas en écho la surprennent. Elle lance, sans le vouloir, un petit cri strident. Les pas s'arrêtent, pris sur le fait. Elle tend l'oreille, mais ne perçoit aucun autre son que le sien. Moins elle entend, plus ça l'effraie. Elle a la nausée à force de contenir l'air dans sa cage thoracique.

Ce lieu est marqué par les histoires insolites et effrayantes que sa grand-mère lui raconte pour s'endormir. Dans ses cauchemars surgissent d'avidés marins crasseux; des « Macalousses ». Des êtres, mi-homme, mi-monstre, qui engloutissent les jeunes filles trop curieuses qui s'aventurent près des bateaux une fois la nuit tombée. Elle a maintenant l'âge pour comprendre la ruse de sa grand-mère; son corps a grandi plus vite que son esprit. Elle n'a plus envie d'être sage.

Elle expulse une longue bouffée et se raisonne. Le jour, elle aime y flâner. Elle ferme les paupières face au soleil et observe à travers l'ombre de ses cheveux animés par le vent du bord. Elle enlève ses chaussures pour sentir le sol, écoute le battement des moteurs de bateaux et imagine que la vibration émerge de son ventre. Elle se plaît étrangement à être figée un moment par ce bruit. Le contraste entre la chaleur des rayons et l'air frais du quai excite sa peau. Le vent souffle souvent si fort que l'odeur du port ne la dérange pas. Enfant éponge, elle aime que son palais, sa gorge se gonflent d'eau au contact de l'air salé jusqu'à ce que ses larmes coulent.

Elle entend de nouveau les pas, plus près. Elle parvient à peine à contenir la boule compacte au milieu de son ventre. Sans la lumière, elle s'oriente mal. Le vent semble s'être déposé sur le sol. Elle ne reconnaît pas les couleurs ni l'histoire des marées sur la côte. Elle a du mal à déchiffrer le paysage et les objets, gris sur fond beige. Elle enlève ses chaussures pour entendre les turbines vibrer, mais le sol est paralysé. L'odeur rance de la vie en décomposition domine. Le froid la transperce. La quiétude du lieu l'opresse, lui donne le mal de mer.

Elle l'aperçoit soudain, près d'une passerelle. Son souffle s'arrête. Un homme déformé au corps adipeux, le visage huileux la fixe depuis un moment. Adossé, sa main droite derrière la nuque et sa gauche dans une poche, il se redresse lentement et se dirige vers elle. Elle reprend une bouffée d'air et se met à courir, pieds nus. Le monstre ne court pas. Il ne doute pas de la rejoindre tôt ou tard. Elle tourne le coin de la rue et s'arrête pour regarder derrière. Il n'y a que la route et les maisons, mais elle entend toujours ce souffle rauque tout près, creux comme une cale.

Elle court et ses pieds se déchirent sur l'asphalte. Elle n'a pas le temps de ressentir la douleur. Au bout de la rue, grandit soudain devant elle l'ombre de la bête immense. Elle rebrousse chemin et trébuche. Une sensation de main sur son talon la terrifie. Elle

hurle et bouge dans tous les sens. Elle délire presque, car il n'y a personne au bout de ses pieds.

Elle voit déjà sa maison. Ses jambes minuscules sont fatiguées et elle ne court plus assez vite. La fenêtre de sa chambre est encore ouverte. Elle entre et laisse des traces de sang sur le plancher; ses pieds sont deux organes qui pulsent. Elle regarde par la fenêtre pour se rassurer. Son cœur bat dans ses tympans si fort qu'elle a peur de ne plus entendre la bête. Les craquements familiers de la maison la réconfortent. Elle enlève ses vêtements qui puent l'air du port. Elle se couche, mais son corps d'enfant tremble à retardement.

Elle ne sortira plus, promis.

Et puis ce bruit étouffé; un râle. La porte s'ouvre et se referme. Elle tient son visage enfoncé dans la couverture et ferme les yeux aussi forts que possible. Elle ne veut surtout pas le voir. L'odeur âcre du port et le froid s'infiltreront lentement sous ses draps. Avant même que la bête pesante ne la touche, elle étouffe. Le froid la traverse peu à peu, l'anesthésie. Son corps fragile reste immobile; elle ne se défend plus. La bête sera partout où elle ira.

Après, il ne restera plus qu'elle, son petit corps béant et cette masse opaque, redevenue impénétrable au centre de son ventre.

- 1er prix littéraire Damase-Potvin 2019 -
Catégorie Professionnelle

Marie Christine Bernard

Les aiguilles

Ils m'ont dit reste là regarde la belle horloge quand la grande aiguille sera sur le 12 et la petite sur le quatre quelqu'un viendra te chercher reste là bouge pas surtout monte pas dans le train. Monte pas dans le train monte pas dans le train. Ils répétaient ça, ils pleuraient, ils touchaient mes joues mes cheveux ma belle robe rajustaient mon col vérifiaient les fermetures de ma valise. Perds pas l'horloge des yeux, ils m'ont dit.

Une gare ça sent fort on dirait que ça sent les animaux et la rue et la saleté et la peur tout en même temps. Ça fait du bruit aussi. Tous ces gens qui pleuraient. Je comprends pas pourquoi ils pleuraient j'aurais bien voulu faire une balade en train, j'étais jamais montée dans un train, moi. J'aurais été contente, à leur place. Même que j'en ai vu qui essayaient de s'enfuir, mais les autres avec les manteaux tout pareils les rattrapaient et les faisaient monter en criant fort, je crois qu'ils jouaient à être des chiens. Ou des loups. Des loups. J'ai jamais vu des loups en vrai mais je suis sûre que c'était pareil. À cause des dents et des yeux. Surtout les yeux.

Après, le train est parti. J'ai pas perdu l'horloge du regard. Elles bougent tout le temps, les aiguilles des horloges. Même la petite, on dirait qu'elle bouge pas, mais elle bouge. D'autres trains sont venus et sont repartis. Des avec des gens qui jouaient au loup et d'autres sans. Tous les trains partaient en laissant dehors des personnes qui pleuraient.

Moi j'ai pas pleuré, j'ai pas voulu, on a le visage sale après, puis il fallait que je reste bien propre, comme il faut.

Quand j'ai eu faim, j'ai mangé la tartine qu'on avait mise dans ma poche, enveloppée dans un mouchoir. J'ai eu envie de faire pipi aussi. Je m'excuse. Il fallait pas que je quitte l'horloge des yeux, et j'avais peur que ça arrive si je cherchais les toilettes. C'est grand cet endroit. On peut se perdre facilement, ils me l'ont dit. Alors j'ai pas bougé. C'est pour ça. Je m'excuse.

Je m'appelle Marie... Dupont. C'est ça, Marie Dupont. C'est un beau nom, c'est doux, ça court et puis ça saute. Avant mon nom c'était Rebecca, mais c'était pas mon vrai nom. Rebecca, c'était mon nom d'avant qu'on aille vivre chez madame Colette. Pas vraiment chez elle, pas dans sa maison, mais dans le cabanon derrière. Il y avait un grand trou dans le plancher et quand il venait du monde on sautait vite dedans, zou! Après il fallait pas faire de bruit, encore moins qu'une souris, ils disaient. C'était comme un genre de jeu, mais personne ne riait. En tout cas, c'est là que j'ai appris que mon vrai nom c'était Marie Dupont comme dans Marie pleine de grâce, la mère du petit Jésus. Marie pleine de grâce, c'est une prière, vous voulez que je vous la dise? Je la sais par cœur.

Après, quand cette dame est venue pour me prendre, j'ai dit non, non, regardez la grande horloge. Je peux pas venir avec vous. Les aiguilles sont pas au bon endroit. Non, ça fait pas rien. Puis vous êtes pas habillée comme ils ont dit. Ils ont dit que la dame aurait une robe noire et un grand machin sur la tête. Pas vous. Vous, vous avez un manteau comme les gens qui jouent au loup. Même que vous leur ressemblez, aux gens qui jouent au loup. Même que vous m'attraperez pas.

J'ai couru. J'ai couru le plus fort que j'ai pu. J'aime pas jouer au loup. Ça fait peur pour de vrai. Je cours vite vous savez, pour une petite de mon âge. Je courais, je courais, et mon cœur battait comme un tambour. Mais les loups, eux, ils avaient des jambes de grandes personnes, et puis ils étaient plus nombreux. Ils m'ont attrapée, avec leurs mains, mais aussi avec leurs yeux et leurs dents et leurs grosses voix.

Ça faisait un bout que je voyais plus l'horloge quand ils m'ont emmenée. Je sais pas combien d'heures ça fait que je suis là, non plus. J'espère qu'on va revenir à temps. Il faut que je sois à ma place sur le quai quand les aiguilles seront arrivées au bon endroit, la grande sur le douze et la petite sur le quatre. J'ai promis de pas bouger, en plus. Je voudrais pas qu'on me gronde. C'est pas ma faute si c'est les loups qui ont gagné la course à la fin. Mes jambes en avaient assez de courir, je savais plus où j'étais, j'ai presque pleuré, même. Ça n'aurait rien fait que je pleure, parce que j'étais déjà sale, vu que j'étais tombée plusieurs fois dans la crasse qu'il y avait partout sur le plancher. Là, vous voyez, je suis toute crottée, et ma robe est déchirée. J'ai perdu ma valise aussi, elle est restée près du banc. Mais j'ai pas pleuré quand même.

J'ai soif. Il fait noir ici. Il fait chaud. Ça sent la bête. Il y a bien trop de monde. Pourquoi on reste debout? Ils sont tous comme ça, à l'intérieur, les trains?